

*Jean Dutourd*  
Cinq ans  
chez les sauvages

Flammarion

Extrait de la publication



CINQ ANS  
CHEZ  
LES  
SAUVAGES





JEAN  
DUTOURD  
CINQ ANS  
CHEZ  
LES  
SAUVAGES

*chez flammariion*

1977

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

SEIZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE,  
DONT DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 12  
TROIS EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I À III  
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR  
TREIZE EXEMPLAIRES  
SUR PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES,  
DONT DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 13 À 22  
ET TROIS EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE IV À VI  
VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ALFA,  
DONT QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 23 À 37  
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE VII À XI  
TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT  
RÉSERVÉS À L'AUTEUR, IMPRIMÉS NOMINATIVEMENT  
*Le tout constituant l'édition originale*

© Flammarion, 1977.

ISBN 9782081310629

Printed in France.

*A Willy Guiboud.*





## D'UNE CERTAINE VÉRITÉ, D'UN CERTAIN MENSONGE

Les écrivains ont des préoccupations qui paraissent quelquefois ridicules. Singulièrement celle-ci : ne rien laisser perdre, recueillir la moindre perle tombée de la plume à telle ou telle époque. De là l'anxiété avec laquelle, de leur vivant, ils veillent sur leur œuvre posthume. J'ai entendu Claudel dire : « Je suis un iceberg; on ne connaît de mon œuvre qu'un huitième environ; il y en a sept huitièmes de cachés et qui n'apparaîtront que lorsque je ne serai plus là. » Vantardise évidemment, ou tout au moins exagération. Nous ne sommes pas de tels icebergs. Le seul authentique iceberg de la littérature française est le duc de Saint-Simon. Lorsque Claudel prononça la phrase que je rapporte, il avait passé quatre-vingt-cinq ans. Presque tout de lui était connu. Du moins le plus important. Je crois même qu'il avait déjà publié, en avance sur l'horaire, quelques tomes de sa correspondance.

Rien ne fait rêver les jeunes écrivains comme les grandes correspondances d'autrefois. J'ai passé ma jeunesse à en lire : celle de Stendhal, celle de Mérimée, celle de Balzac, surtout celle de Flaubert. Je les préférerais aux journaux intimes : elles avaient la qualité majeure du journal intime qui est d'exprimer une morale officieuse, contraire en général à la morale officielle, avec, en plus, ce léger apprêt littéraire que l'on donne à un texte lorsqu'il s'adresse à quelqu'un d'autre que soi-même.

Existe-t-il un écrivain qui ne pose pas? Dans le journal intime, si vrai qu'on soit, on pose un peu en face de soi-même (c'est-à-dire de la postérité). Dans une lettre, on ne pose que pour une seule personne : le correspondant. Où trouve-t-on le meilleur portrait de l'artiste par lui-même? Dans le Journal de Jules Renard ou dans la Correspon-

encore plus ces ouvrages pour ce qu'ils représentaient que pour ce qu'ils étaient, à savoir les deux bréviaires de l'artiste. Mais cette passion, ou ce préjugé, ne me cachait pas leur valeur et j'espérais qu'un jour moi aussi j'aurais écrit un livre aussi fondamental. Ma vie ne s'y est pas prêtée pour trois raisons. La première est que je suis un homme du xx<sup>e</sup> siècle et non du xix<sup>e</sup>, c'est-à-dire d'un temps où l'on peut correspondre à distance autrement qu'en envoyant des lettres. En second lieu, la forme du journal intime n'est pas appropriée à mon tempérament. Je n'ai pas la patience de noter chaque soir pendant deux ou trois heures les sentiments, les événements ou les pensées de la journée. Il m'est arrivé souvent de consigner des idées dans des carnets. Presque toujours je me suis aperçu que je n'en faisais rien, qu'elles étaient perdues, comme si de les avoir cueillies en moi et mises à sécher dans un herbier les avait rendues impropres à être utilisées dans un livre. A mesure que je suis devenu plus expert dans mon art, j'ai compris qu'il fallait oublier ce que l'on avait appris ou senti, mais l'oublier vraiment, comme un morceau de pain ou un morceau de viande qu'on a digéré, qui passe dans l'organisme, et qui se transforme en vigueur.

La troisième raison est beaucoup plus pratique : j'étais pauvre. Cela signifie que toute ligne écrite par moi devait obligatoirement rapporter de l'argent. Bâtir une vaste correspondance, nourrir un volumineux journal intime, ce sont là loisirs de riches. Quand j'écrivais quelque chose, j'étais obligé de le publier aussitôt pour gagner de l'argent. La question était la suivante : est-il possible d'aller tout droit au sérieux, voire au scandaleux, de dire aussi brutalement la vérité à cinq cent mille contemporains qui vous liront tous le même jour avec les passions du moment, qu'à des gens qui ne vous liront que dans six mois, dans dix ans, ou après que vous serez mort, c'est-à-dire qui ne seront aveuglés par aucune passion politique ou morale ? Ou encore : peut-on être aussi imprudent dans un hebdomadaire que dans une lettre écrite à un ami ?

Le propre des grandes questions est qu'on ne se les pose pas. Elles se résolvent toutes seules, non par une décision de l'esprit, mais par un mouvement de l'âme. A vingt-quatre ans, sortant de la guerre, sans le sou et sans métier, je me mis à écrire dans les journaux comme j'aurais écrit à une âme sœur. J'envoyais chaque article comme une lettre. Mon principal atout était que je manquais tout à fait d'imagination : en écrivant je ne pensais jamais que je serais lu par des quantités de personnes (de même aujourd'hui, lorsque je vais à la radio ou à la télévision, je ne songe pas que des millions

de personnes m'écoutent ou me regardent. Je ne vois que la caméra ou le micro, qui sont des objets et ne m'intimident pas.) J'écrivais l'article pour moi, pour mon agrément, pour tirer au clair les idées que j'avais sur tel événement, pour aller un peu plus profond dans la connaissance de moi-même. Du reste j'en étais récompensé, comme un écrivain qui découvre en cours de route avec surprise et plaisir des idées qu'il ne savait pas qui étaient en lui. Certes je connaissais la fameuse phrase de Gide : « J'appelle journalisme ce qui sera moins intéressant demain qu'aujourd'hui », mais je n'en avais cure, car la sorte de journalisme que je faisais n'était pas très différente au fond de son fameux *Journal*, qu'il publiait périodiquement.

Un autre atout était ma paresse. Il m'était extrêmement facile d'écrire ce que je pensais ou ce que je sentais. Cela partait tout seul, et à moins d'une mauvaise disposition intérieure, j'avais aussi peu de peine à aller jusqu'au bout de mon ouvrage qu'un peintre à reproduire une nature morte dont le modèle est posé devant lui. En revanche, ce qui m'eût semblé surhumain et que d'ailleurs je n'eusse pas pu faire, c'eût été d'écrire ce que je ne pensais pas, par exemple m'indigner à propos d'une chose qui me laissait froid, approuver une action que je critiquais, ou l'inverse, éreinter un ouvrage qui me plaisait, porter aux nues un imbécile, injurier, parce que sa personne m'était antipathique, un homme pour le talent de qui j'avais de l'estime, et ainsi de suite. Rien de plus aisé que de mentir dans la conversation ou bien pour me simplifier l'existence, ou encore pour me concilier les bonnes grâces de quelqu'un; mais quand je tenais une plume, le mensonge ne passait plus. L'encre et le papier étaient la représentation matérielle ou la projection de mon âme. Mentir en écrivant m'eût paru aussi impossible que de me mentir à moi-même. Je crois bien qu'en trente ans de journalisme je n'ai pas fait cinq articles de complaisance, et les rares fois que je m'y suis contraint, cela m'a donné un tintouin de tous les diables : les mots ne venaient pas, la pensée était rétive, je restais des quarts d'heure sur un paragraphe. A noter que jamais l'intérêt n'aurait été assez puissant pour m'amener à affronter une pareille épreuve; je ne me l'imposais que par amitié ou par charité, et je n'en tirais nulle satisfaction.

Il est faux qu'on se déshonore en écrivant dans des journaux. Il est faux que les directeurs vous obligent à dire le contraire de ce que vous pensez. En tout cas je n'ai jamais fait cette expérience. Dans toutes les publications auxquelles j'ai collaboré, j'ai toujours dit ce

que je voulais, et comme je le voulais. Il était très rare qu'on me fît des observations. Quelquefois mon article ne passait pas et c'est tout. Nul n'aurait eu le mauvais ton de me demander d'en changer une phrase. J'ose affirmer que les journalistes qui mentent, qui se forcent à louer ce qu'ils méprisent et qui couvrent de boue ce qu'ils aiment secrètement, ne le font que par zèle.

Certains vieillards innocents, lorsqu'ils examinent leur vie, ont le plaisir de n'y découvrir point d'action dont ils aient à rougir. J'éprouve un sentiment analogue en relisant les textes que j'ai donnés aux journaux. Je ne veux pas dire par là que je les trouve remarquables, ni même que chacun exprime des vérités indiscutables. Il m'est arrivé de me tromper, mais de bonne foi, par faiblesse intellectuelle, non par malice. J'ai été bête, je n'ai jamais fait la bête.

L'inconvénient du journalisme, dans lequel je tombe quelquefois, c'est un certain verbiage. J'y prends garde à chaque article; cependant, malgré moi, le verbiage s'insinue. Peut-être est-il nécessaire de parler un peu pour ne rien dire afin de se mettre en train, et aussi éprouve-t-on instinctivement le besoin de délayer certaines propositions trop vives lorsqu'on s'adresse à un public vaste et varié.

Ecrire une lettre chaque semaine à un million de gens, et l'écrire comme si on s'adressait à une seule, comme si l'on restait toujours bien caché derrière le mur de la vie privée, ne va pas sans quelques périls. Tout au long de ma vie, j'ai été attaqué ou moqué dans les feuilles de chou, j'ai reçu des lettres d'injures, des lettres anonymes, etc. Un homme qui publie un livre tous les ans ou tous les six mois n'est pas aussi exposé. Entre chaque ouvrage on l'oublie un peu. Il reste un particulier, qui jette un cri de temps à autre. Même si ce cri déchire quelques tympans, on ne lui en tient pas longtemps rigueur. Bref, sa figure se dessine assez lentement. Je dirais que l'écrivain est un artilleur posté à plusieurs dizaines de kilomètres des premières lignes et qui envoie périodiquement un obus. J'ajouterai qu'il y a peu d'artilleurs qui sachent pointer convenablement et que la plupart des obus littéraires ne touchent pas la cible. D'où, bien entendu, la mansuétude des critiques. L'homme qui écrit deux ou trois articles de journaux par semaine est un fantassin en première ligne armé d'une mitrailleuse. Les autres journalistes l'ont constamment devant les yeux, entendent sans trêve le tac-tac de son instrument et lui tirent dessus des lignes adverses, qui sont très proches. Toute l'affaire, dans un camp comme dans l'autre, est de viser juste. Il me semble que, dans mes divers trous, j'ai reçu une quantité de projectiles, mais qu'à peu près aucun n'était bien ajusté. En revan-

che, entendant depuis trente ans des cris de douleur et de colère, j'en ai conclu que j'étais un assez bon tireur.

Je cite souvent le mot de Verdi : « Nous autres artistes nous n'arrivons à la célébrité que par la calomnie. » Le journalisme est un puissant aliment pour la calomnie, depuis que le parti intellectuel en France (et dans le monde, je crois) n'est mené que par la politique, c'est-à-dire la mauvaise foi. Etre calomnié cinquante-deux fois par an est une toute autre affaire que de l'être une seule. En très peu de temps on finit par faire de vous une espèce de caricature, un pantin animé par deux ou trois idées fixes. Mes amis, qui me connaissent, qui savent que je suis raisonnablement compliqué et point entièrement stupide, se désolent de l'épouvantable réputation que m'ont faite plusieurs milliers d'articles. J'entends dans mon âge mûr les mêmes mises en garde que dans mon enfance, du genre « toute vérité n'est pas bonne à dire ». A quoi je réponds que je n'ai pas changé d'avis et même que toute ma vie de journalisme me démontre que j'ai raison. Non seulement j'ai éprouvé la satisfaction de la dire, cette vérité, mais encore elle m'a fait vivre. « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas pour le peuple » disait Fontenelle, qui avait la sagesse des sots. Moi je l'ouvre, et notre brave société (ou notre bon peuple), en récompense, me donne de quoi acheter du bifteck pour nourrir ma femme et mes enfants. N'y a-t-il pas là de quoi se féliciter?

Pendant sept ans, de 1963 à 1970, j'ai rempli à *France-Soir* les fonctions de critique dramatique. Il fallait assister à cent vingt spectacles dans l'année. J'ai raconté cela dans *le Paradoxe du critique*. En 1970, j'en eus assez. Je donnai ma démission. Mais Pierre Lazareff, directeur du journal, ne voulut pas que je m'en allasse complètement. Il créa pour moi une rubrique de télévision. Cette rubrique parut d'abord tous les lundis, puis on la déplaça et elle parut le samedi. Au début je me montrai consciencieux, c'est-à-dire que je me croyais obligé de regarder les programmes de télévision et de les critiquer sérieusement. Il me fallut plus d'un an pour comprendre que cela ne présentait guère d'intérêt, ou plutôt pour m'aviser qu'à propos de télévision je pouvais parler de choses qui me tenaient davantage à cœur que les divertissements pour audio-visuels ou les menues affaires d'administration de l'O.R.T.F. Ainsi j'ai assez largement coupé dans mes premiers articles. Ensuite je me suis borné à pourchasser le verbiage journalistique et à enlever quelques adjectifs un peu trop évidents. Moyennant quoi il me semble que j'ai obtenu un volume qui pourra être intéressant encore dans cinq ans.

Au fond, ces articles, c'est mon journal, mes carnets, ma correspondance. On daube volontiers sur la vanité des écrivains. Ma vanité consiste à ne pas passer pour un imbécile aux yeux de deux ou trois douzaines de lecteurs difficiles. Pour cela une seule recette : la sincérité absolue dans l'analyse des événements et des idées. On m'objectera qu'un imbécile sincère est toujours un imbécile. J'en conviens. Mais il est plus intéressant qu'un homme habile qui ment.

1971





## 9 février — *ON A OUBLIÉ MOZART*

Qu'on ne compte pas sur moi pour entonner un hymne à la gloire de l'Homme. Du reste l'Homme n'a pas besoin de moi : la presse, la radio, la télévision, tout le monde l'écrase de louanges. Hosanna! l'Homme est allé une fois de plus sur la Lune! Les esprits distingués disent qu'il a réalisé « le vieux rêve de l'humanité », formule cocasse, probablement dérivée de la locution familière : « On lui donnerait la lune qu'il ne serait encore pas content. »

D'après mes renseignements, les Américains en ont par-dessus la tête de la Lune, qui leur coûte horriblement cher et qui ne rapporte rien. La N.A.S.A. n'a qu'une frousse, c'est qu'on lui diminue son budget. Pour influencer le Congrès, elle fait vibrer la corde patriotique, évoque le prestige national, organise à grands frais les expéditions Apollo. Mais il est à présumer que les questions de gros sous finiront par l'emporter.

Nous autres, en France, à qui les voyages dans la Lune ne coûtent pas un centime, nous sommes plus enthousiastes.

Il paraît aussi que les savants américains sont assez découragés. La N.A.S.A. n'envoie là-haut que des militaires qui ramassent n'importe quoi, alors que des géologues, eux, sauraient quoi rapporter.

Evidemment, quand des hommes vont se promener sur la Lune, c'est un événement sportif, c'est une anecdote pittoresque. Cela prouve que les savants ont fait d'énormes calculs, qu'on a construit de grosses fusées, qu'on a dépensé des fortunes, etc. Mais après? Le moindre sonnet de Baudelaire est plus intéressant que les trottine-

ments de MM. Shepard et Mitchell sur la surface lunaire. Platon écrivant le « Théétète », il y a 2 500 ans, a réussi quelque chose de plus difficile que de voler d'une planète à l'autre. On en apprend davantage, et sur des sujets autrement essentiels, en lisant le « Théétète » qu'en examinant les cailloux rapportés par les astronautes.

On s'extasie sur le courage de MM. Shepard, Mitchell et Roosa. C'est vrai qu'ils sont courageux. Mais moins qu'un caporal attaquant avec deux volontaires un nid de mitrailleuses ennemi.

La seule chose un peu amusante à la rigueur, c'est que tous ces efforts prométhéens qu'on a déployés pour envoyer trois messieurs à 384 000 kilomètres ne serviront à rien. La Lune n'a pas plus d'intérêt, semble-t-il, que le désert de Gobi. Un voyage à Venise est plus instructif (et moins coûteux).

Il est probable qu'on ira, à grands coups de millions, dans d'autres planètes, où l'on ne trouvera pas grand-chose non plus. Le silence des espaces infinis qui effrayait Pascal sera meublé par de belles phrases du genre : « Sam, donne-moi un coup de main » ou : « Enfonce donc le piquet un peu plus à gauche, Joe! » Si j'allais sur la Lune, j'emporterais un phono et des disques de Mozart. Ce serait ma petite contribution à la musique des sphères.

## 2 mars — *LA VIVISECTION, C'EST AFFREUX!*

Les Dossiers de l'écran sont une émission étrange, un peu périlleuse, tenant du suffrage universel, du Petit Larousse, de l'anthologie du mauvais cinéma, du café du Commerce et de la Haute-Cour.

La pauvre Mme Marthe Richard, mercredi dernier, en regardant la bonne tête de M. Alain Jérôme, devait se dire que c'était le visage du destin.

Le plus curieux est que, sans se défendre sérieusement, en remuant des paperasses jaunies, en exhibant de vieilles lettres, en jetant des regards effarés, en faisant des déclarations vagues et imprécises, elle a gagné son procès. Les spectateurs étaient indignés par la façon dont on la malmenait, dont on la taxait quasiment d'imposture, dont on la traitait de menteuse en pleine figure, dont on s'acharnait sur elle.

Je suppose que le propos était de « démystifier » Marthe Richard-la-grande-espionne-française, qui fut trop célèbre peut-être pendant

l'entre-deux-guerres et qui, après la Libération, trouva encore le moyen de faire parler d'elle en obtenant la suppression des maisons de tolérance.

Le plus déplaisant de l'affaire est que les procureurs avaient minutieusement préparé le dossier. Après le réquisitoire, il ne restait plus rien de l'accusée. En tant qu'espionne : zéro. On lui a contesté rétrospectivement sa qualité de conseillère municipale, en arguant qu'à l'époque elle était anglaise par son mariage. Jusqu'à sa Légion d'honneur qui y est passée : il paraît qu'on la lui aurait accordée en souvenir de son mari.

Les opérations de démystification ne devraient être exécutées que sur les morts. Ce sont des autopsies. Sur des vivants, c'est de la vivisection. Les téléspectateurs ne se sont pas demandé une minute si les accusations portées contre Mme Marthe Richard étaient vraies ou fausses. Ils ont simplement vu ce qu'ils avaient sous les yeux : une vieille dame ligotée sur une table d'expérience et deux savants très vigoureux en train de la charcuter.

J'ai réagi comme eux. J'étais d'autant plus du parti de Mme Marthe Richard qu'elle répondait à côté, qu'elle était assez perdue sous les coups qu'on lui assenait, qu'elle ne savait que dire : « C'était comme ça... ça s'est passé comme ça... » Après tout, il s'agissait d'événements vieux de cinquante-cinq ans. Et elle n'avait plus sa présence d'esprit de 1916.

Une dernière chose qui m'a plu, c'est qu'elle était là, qu'elle avait accepté de venir, qu'elle n'avait pas esquivé la corrida. Si à quatre-vingt-deux ans Mme Marthe Richard a eu ce courage, il est probable qu'elle en a eu de même à vingt-sept ans pour faire le dur métier d'agent du Deuxième bureau. C'est une âme forte, denrée qui devient rare. On ne lui a même pas donné cinq minutes en fin d'émission pour présenter quelques arguments et quelques justifications. Oui, vraiment, tout cela sentait le complot.

La personnalité de Mme Marthe Richard est mystérieuse, sans aucun doute. Mais ce n'est pas avec des papiers, des dossiers et des précisions policières qu'on éclaircit les mystères. C'est pourquoi les démystifications sont toujours des opérations bien hasardeuses. Que démontre-t-on, en fin de compte? Que la réalité était moins belle que la légende. Mais la vérité n'est pas seulement dans les faits, dans les apparences et dans les témoignages qu'il en reste. Il y a une vérité intérieure des êtres, une vérité des âmes, plus vraie que celle qui ressort des vieux papiers triomphalement exhibés par les petits flics de l'Histoire.

9 mars — *HONNEUR ET HUMILITÉ*

Elmyr de Hory, faussaire sublime, fait songer à Picasso. De Picasso, il a la prodigieuse habileté et la prodigieuse érudition picturale. Mais il est plus humble : quand il fait un Renoir, il ne le signe pas. Tandis que quand Picasso fait un Renoir, il le signe Picasso. J'aime beaucoup aussi le code de l'honneur de M. de Hory, qui vend ses faux aux marchands, censés s'y connaître, mais pas aux particuliers, tout comme un vrai chasseur ne tire jamais le gibier « au posé ».

16 mars — *LA PART DU FEU*

On se préoccuperait moins du budget de la télévision, de ses habitudes dispendieuses, du fromage qu'elle est devenue, si chaque soir, en nous offrant des émissions intéressantes, elle nous empêchait de penser à nos malheureux sous.

Le contribuable est comme les grands seigneurs de l'Ancien Régime : il veut bien qu'on le gruge et qu'on le plume, mais pas n'importe comment. Il accepte de fermer les yeux sur les malhonnêtetés de son majordome, qui est l'Etat, à condition que celui-ci soit un habile homme. En quoi il a raison, car il faut faire la part du feu et, en fin de compte, un voleur intelligent coûte moins cher qu'un honnête homme incapable. Où la situation devient vraiment pénible, c'est quand le voleur est en même temps un incapable.

Voilà un texte de méditation que je propose modestement aux différents services publics dont nous avons à nous plaindre ou à nous louer. Quant à la télévision, elle peut être assurée que nous ne mettrions jamais le nez dans ses comptes et que nous lui pardonnerions volontiers de jeter l'argent par les fenêtres si elle nous gratifiait d'une fête quotidienne. Le plaisir n'a pas de prix. C'est l'ennui qui coûte les yeux de la tête. Nous constatons cela chaque soir dans notre vie, où le bonheur vient presque toujours inopinément et gratis, alors que nous payons les embêtements au poids de l'or.

*MATCH CLAY - FRAZIER*

Cassius Clay les pattes en l'air, renversé sur le dos comme un hanneton, c'est une sorte d'événement tragique. Quelque chose comme la mort du père de Chimène dans le Cid. Ainsi ce bras invaincu n'était pas invincible.

Cassius Clay était insupportable, mais il avait de la grâce. Il dansait, il envoyait quelques pichenettes et les buffles s'écroulaient devant lui. On souhaitait qu'il fût vaincu, que quelqu'un lui donnât enfin une leçon et en même temps on aurait voulu que ce phénomène fût encore vainqueur, pour la beauté de la chose.

D'autant que Frazier est bien peu inspirant. Il a abattu Clay comme un bûcheron abat un arbre. Spectacle affreux. Le match ressemblait d'autant plus à une tragédie que les Américains y avaient attaché une signification ou plutôt un symbole politique. Quand Frazier a envoyé son crochet historique au quinzième acte de la pièce, c'est le parti des Panthères noires et de tous les extrémistes de couleur qui est allé au tapis.

*25 mai — IL FAUT S'OCCUPER DE LÉON-PAUL*

Le monde n'est pas peuplé que de loups qui veulent vous dévorer. On rencontre quelquefois de bons génies. Fargue fut l'un des miens. J'ai eu la chance d'être l'ami d'un des plus grands poètes français, très supérieur à Valéry et à peu près à tout ce qui a illustré la poésie française depuis 1900.

Plus que l'ami, ma foi. J'allais le voir comme un bon oncle à héritage, dont on sait qu'à chaque visite il vous couvrira de cadeaux. Les cadeaux de Léon-Paul étaient réellement merveilleux (et durables puisqu'ils me ravissent encore aujourd'hui) : c'était son bon cœur, sa conversation étourdissante, ses idées saugrenues ou sublimes, ses contrepèteries, ses néologismes, la complicité immédiate qu'on avait avec lui pour les choses de l'art.

A-t-il seulement cent lecteurs par an, ce poète aussi musical que Verlaine, aussi intelligent que Rimbaud, aussi hardi qu'Apollinaire, plus nouveau qu'Aragon? Dire qu'on en est à se réjouir que

la télévision lui consacre une émission le dimanche, après le film!

Il faut évidemment remercier Mme Marianne Oswald et M. Pignol car, sans eux, on n'aurait pas parlé du tout de Fargue. Il me semble toutefois qu'ils auraient pu mieux exploiter Beucler, conteur inouï, qui chante Léon-Paul comme Homère chantait Achille, et qu'ils auraient pu aussi nous montrer davantage la gentille, la chaleureuse Chériane, qui regardait Léon-Paul comme une sorte de gros enfant sexagénaire qui serait tombé dans sa vie vers 1936.

Bref, il y a un « portrait-souvenir » qui reste à faire, qu'il faudrait faire sans trop tarder car le temps fuit, et déjà bien des amis de Fargue ne sont plus là. Dans trente ans il sera, lui, à la place immense qu'il mérite, et ce serait trop bête vraiment, quand on consacre tant de films et de livres à des nullités, que nos enfants n'aient rien sur un des écrivains les plus admirables du xx<sup>e</sup> siècle.

### *PITIÉ POUR LES FAUSSAIRES !*

Au débat des Dossiers de l'écran consacrés aux faux tableaux, une chose m'a bien amusé : l'intransigeance des consommateurs et l'indulgence des producteurs. Les gens qui ne sont pas peintres ont des formules terribles pour flétrir les faussaires : le faussaire commet un crime, il vole l'âme d'un artiste, et autres exagérations.

Les peintres sont plus modérés. M. Chapelain-Midy a déclaré avec bon sens et modestie qu'il était plutôt flatté quand on copiait sa manière et qu'on imitait sa signature. Le bon Corot était déjà de cet avis en 1860 : il apposait charitablement sa griffe sur les croûtes de son ami Trouillebert pour lui faire gagner un peu d'argent. Cette morale, que je qualifierai de supérieure, est difficile à comprendre pour les gens qui ne créent pas.

Je ne suis pas de l'avis des honorables participants au débat qui trouvent qu'une reproduction photographique est plus morale qu'un faux. La reproduction, pour moi, c'est le comble de l'immoralité. Dans le faux, il y a au moins un peu d'humanité, un peu d'art, un peu de science. A la rigueur le faussaire est aujourd'hui ce qu'était autrefois l'élève d'un maître qui imitait son style. Tandis qu'une reproduction, c'est tout à fait mort.

Dernière chose qui m'a étonné : personne n'a songé dans ce débat, à conseiller aux téléspectateurs qui veulent se repaître de bonne peinture d'aller au Louvre. Il y a là pourtant de quoi combler le plus affamé des amateurs impécunieux.

## 22 juin — HISTOIRE DE FRANCE PAS MORTE

« Ah Dieu! que la guerre est jolie... » disait Apollinaire. Pourtant la guerre qu'il avait faite était bien moche : c'était celle de 14-18. Mais c'était une guerre victorieuse, et les guerres victorieuses sont toujours jolies. Il en reste, malgré les deuils et les massacres, une espèce d'ivresse. Les Gaulois sont sensibilisés sur ce chapitre.

Depuis 1940, ils ne cessent de répéter (avec moins de talent qu'Apollinaire) : « Ah Dieu! que la guerre est vilaine. » C'est parce qu'ils n'ont pas été vainqueurs, ou pas assez. La France n'est pas morose depuis six mois, mais depuis vingt-cinq ans. Le propre des nations fières, quand elles ont démerité, est sans doute de se complaire dans l'abjection, d'en remettre, de se couvrir la tête de cendres. Sous ce rapport, nous avons été servis.

Il y a eu une belle indignation de l'intelligentsia parisienne lorsque la télévision a refusé de passer le film de M. Ophuls, *le Chagrin et la pitié*, qui raconte pendant quatre heures et demie comment la ville de Clermont-Ferrand s'est enlisée dans le renoncement, la demi-collaboration, le découragement et les petites combines.

Pour ma part, j'ai soupé depuis longtemps de ce masochisme national. Je trouve qu'il n'est pas possible de passer son existence à « mâcher le mépris ». Moyennant quoi, je me suis fait une jolie réputation de cocardier. Etre cocardier quand il n'y a plus de cocarde n'est pas sans charme.

Je donne entièrement raison à la télévision d'avoir envoyé aux pelotes *le Chagrin et la pitié*. L'affaire d'un organisme d'Etat ne me semble pas de contribuer à la démoralisation ambiante, et de nous administrer des leçons de patriotisme concoctées en Suisse.

En revanche, j'ai été ravi par *la Bataille d'Italie*, de Jean-Louis Guillaud et Henri de Turenne, et *les Compagnons de la Libération*, de Catherine Anglade. Pour une fois, j'avais le sentiment d'avoir pour concitoyens et contemporains, non pas de malheureuses larves s'apitoyant sur elles-mêmes, gémissant sur l'incommunicabilité des êtres, ou se gargarisant de boniments révolutionnaires vieux de cent vingt ans, mais d'hommes courageux (et gais, car le courage engendre la bonne humeur), d'hommes braves qui aimaient leur pays et la liberté jusqu'à la mort inclusivement. Il me semble que si j'avais été contestataire ou révolutionnaire professionnel, je

n'aurais pas pu entendre sans rougir le récit des trente et un mois de prison et d'épreuves de M. de Boislabert, par exemple.

On pourra bien s'écrier naïvement : « Faites l'amour, pas la guerre ! » il y a dans la guerre et le métier des armes quelque chose de noble et de pur qui s'est incarné dans des hommes comme le maréchal Juin, le général Clark, le colonel marocain Driss, le colonel allemand Vogt, dans des hommes comme Clostermann, Alain Savary, Louis Armand, Muracciole, Julitte, Barberot, André Malraux, etc.

J'ai été heureux d'entendre Malraux, à notre époque où la politique a tout empoisonné, déclarer : « Nous avons vécu un temps où rien ne comptait sauf la fraternité d'armes. » Heureux également qu'il ait cité ce mot du général de Gaulle qui donne la mesure des choses : « La croix de la Libération, c'est pour les gens qui ont décroché la lune. »

On a un peu tendance à croire que l'Histoire de France n'existe plus. Ce n'est pas vrai ; elle existe encore, il y a encore aujourd'hui parmi nous des Français qui auraient mérité d'être les compagnons de Du Guesclin, de Dunois, de Marceau, de Gallieni.

### *Notule*

**CLUB DE LA PRESSE.** La police française est au service d'un gouvernement libéral. Elle essaie de maintenir un ordre libéral. Moyennant quoi, elle est insultée de tous les côtés, et le gouvernement qui l'emploi semble entretenir une espèce de connivence honteuse avec ses détracteurs. Or la police est la seule force organisée qui existe en France. Qu'arrivera-t-il le jour où elle en aura assez d'être honnie ? Elle passera au parti qui lui garantira la dignité. Alors la révolution, communiste ou fasciste, sera faite, et ce ne sera pas drôle. A force de battre son chien quand il aboie après les malfaiteurs, il finit par vous mordre.

Personne n'a dit cela au cours du débat. C'est cependant l'essentiel de la question. Sans doute y a-t-il des vérités qui font peur.

### 29 juin — *HÉROS D'HOMÈRE*

Il n'y a plus que les champions cyclistes, de nos jours, pour donner un sentiment de grandeur. Moi qui me fiche complètement



du sport et qui n'en ai jamais fait de ma vie, j'étais impressionné par la présence, aux *Dossiers de l'Ecran*, des vainqueurs du Tour de France. J'avais l'illusion d'assister à une réunion de héros d'Homère reconvertis dans la limonade.

Leducq était Nestor, Anquetil Ajax, Geminiani Agamemnon, Poulidor Hector, Di Paco Patrocle, Bobet, courtois, disert, finaud, incarnait assez bien le prudent Ulysse, et Le Dissez le brave, le modeste Elpénor. M. Jacques Goddet et M. Félix Lévitan, planant sur cette assemblée de surhommes, me faisaient songer à Zeus et à Mercure. MM. Favalelli et Luc Varenne, eux, étaient les aèdes. M. Varenne a parlé de Merckx comme d'Achille aux pieds légers.

On n'a pas traité de façon bien satisfaisante la fameuse question du doping des champions, qui intéressait tant les téléspectateurs. Au fond, c'est toute la question des sportifs professionnels. Ceux-ci ne sont point des gens qui développent harmonieusement leur corps pour être plus beaux ou plus sains, mais des comédiens, des phénomènes de foire, dont la seule fonction est de battre des records, c'est-à-dire de forcer monstrueusement sur une certaine aptitude physique.

Je ne vois pas pourquoi on empêche les champions de se doper. Comme, de toute façon, ce sont des hommes hors du commun, des prodiges, qu'importe qu'ils atteignent au chef-d'œuvre d'une manière ou d'une autre? Balzac buvait trente tasses de café par nuit, grâce à quoi il a écrit *la Comédie Humaine*. Baudelaire mangeait du haschisch pour donner à ses lecteurs des frissons nouveaux. Voilà bien du doping, non? Au nom de quelle morale interdirait-on à M. Merckx de grignoter des amphétamines s'il en a envie? M. Merckx, dans son genre, est aussi rare que Baudelaire.

### 13 juillet — L'HOMME N'EXISTE PAS

La télévision est un miroir. Plusieurs fois par semaine, elle nous montre à nous-même. Elle nous dit : Voilà comment est l'homme de 1971, voilà comment vous êtes.

Est-il bon d'avoir constamment un miroir devant soi? On disait autrefois aux petites filles trop coquettes : « A force de se regarder dans la glace, on finit par voir le diable. »

Je ne vois pas le diable toutes les semaines sur mon petit

écran, mais il m'arrive d'avoir des indigestions d'humanité. Mon semblable, mon frère, qu'il soit blanc, noir, jaune, ocre, bistre ou rose, me casse périodiquement les pieds.

J'admire les âmes endurentes toujours prêtes à se passionner pour une injustice perpétrée à l'autre bout du monde, un problème social inextricable, une amélioration à apporter à la condition des Indiens de l'Amazonie, la construction des barrages en Afghanistan, la transhumance dans les Alpes, et les diverses bagatelles dont la télévision nous entretient si volontiers.

J'ai une âme très peu curieuse, faite sur le modèle des âmes d'autrefois. Je pense que la plupart des téléspectateurs me ressemblent. Que nous reste-t-il des innombrables spectacles de l'homme que la télévision nous montre depuis tant d'années? Peu de choses sans doute. Et fausses.

Car c'est là le plus curieux de l'affaire, une masse de petites vérités finit par nous induire complètement en erreur. A force de « prendre conscience du monde », nous finissons par avoir une idée tout à fait absurde du monde, et par contre-coup de nous-mêmes. Oui, certes, nous sommes informés. Mais à quoi cela sert-il? Les événements ou les causes qu'on nous met sous les yeux sont trop lointains ou trop compliqués pour que nous puissions agir sur eux. En définitive, ce dont nous prenons le plus conscience, c'est de notre petitesse et de notre impuissance.

Il s'ensuit une dégradation insidieuse du sens moral. Notre sensibilité s'émeut, sans doute, mais stérilement. Il n'est pas très efficace de s'indigner d'un massacre qui a eu lieu à six mille kilomètres, ni de verser une larme sur les misères d'un autre continent. C'est se libérer à bon compte de ses devoirs envers ses semblables. Une âme n'est pas indéfiniment capable de pitié. La télévision est dangereuse dans la mesure où, en apitoyant notre âme sur des malheurs contre lesquels elle ne peut rien, elle la ferme à des malheurs plus proches, immédiats, ceux du voisin, que nous pourrions atténuer.

Au fond, l'erreur de la télévision est de croire que l'Homme existe. Or l'Homme n'existe pas. C'est une entité abstraite. Ce qui existe, ce sont des hommes, et encore fort peu : ceux que nous connaissons, ceux que le destin a placés sur notre route pour que nous les aidions quand c'est nécessaire. Ceux-là, nulle caméra ne peut nous les montrer. Il faut que nous les trouvions tout seuls. Après avoir franchi le petit écran de fumée de la télévision.

*Notule*

*HEXAGONE.* Il semble qu'il soit plus agréable de s'occuper des vieux que des jeunes. Les retraités de Grenoble s'extasiant sur ce qu'on a fait pour eux, montrant avec fierté leurs jolis logements et leurs ascenseurs où l'on peut s'asseoir, contents de tout, pleins de bonne volonté et de gratitude, nous changent heureusement des revendications plus ou moins hargneuses que nous entendons sortir de bouches qui ont toutes leurs dents.

Les vieillards démunis qui manifestent leur joie quand on les secourt, nous donnent encore une bonne leçon : à savoir qu'on est facilement heureux quand on croit que rien ne vous est dû.

27 juillet — *LE NAVET QUI TUE*

*Les Inconnus dans la ville*, qui a été diffusé vendredi dernier, est une espèce de répertoire du conformisme américain de 1955. Trois bonshommes débarquent dans une petite ville de province afin de dévaliser la banque. L'originalité de ce navet tient à ce que le metteur en scène a entremêlé la vie des citoyens avec la préparation du *holp-up*.

Nous voyons donc une épouse nymphomane (mais à qui l'adultère n'apporte pas les vraies joies), son mari que le cocuage rend ivrogne, un directeur de banque qui voudrait tromper sa femme avec une jolie infirmière, un petit garçon qui se bat avec un de ses camarades parce que son papa n'a pas été décoré à la guerre, et jusqu'à une famille de fermiers quakers qui n'ont pas le téléphone.

Si on n'a pas oublié la morale qui régnait à Hollywood il y a quinze ans, on sait à peu près d'avance, avec ces données, comment évoluera le film. Sans me vanter, j'avais tout prévu dans les moindres détails.

D'abord, bien entendu, le cambriolage de la banque ratera et les trois gangsters seront abattus. Ensuite l'épouse adultère sera tuée. En 1955, l'adultère était automatiquement puni de mort dans le cinéma américain. Le directeur de la banque recevra lui aussi un pruneau, mais n'en mourra pas, attendu qu'il n'a pas couché avec l'infirmière.

Le cocu ivrogne, après le décès de sa farceuse, devient un cocu

pleurnichard, car au fond ils s'aimaient tous les deux (thème de la sainteté du mariage). Le fermier quaker ennemi de la violence zigouille d'un coup de fourche un des trois bandits (le bien ne doit pas hésiter à supprimer le mal). Le grand héros de l'histoire sera le monsieur qui n'a pas été décoré à la guerre. Il fait échouer le hold-up et tue deux des brigands avec un courage digne d'Iwo-Jima. A la fin du film son petit garçon est tellement fier de lui qu'il invite tous ses camarades de classe à venir le contempler.

Tout cela est d'une imbécillité écœurante. On a peine à croire que Hollywood pendant une vingtaine d'années a submergé l'Amérique et le monde avec de telles niaiseries. Il s'est produit dans le domaine du cinéma, c'est-à-dire en fin de compte des mœurs, un phénomène analogue à la prohibition. De même que le gouvernement avait interdit au peuple, pendant quelques années, la consommation de l'alcool, de même il a interdit, jusque vers 1960, la consommation d'une certaine vérité morale ou psychologique, aussi nocive selon lui que le whisky et le gin.

On sait à quelles extrémités les prohibitions poussent les hommes. Pendant la prohibition de l'alcool, les Etats-Unis se sont détraqués le foie en buvant d'innommables saletés et le banditisme a fleuri avec luxuriance. La niaiserie hypocrite du cinéma américain ne pouvait que susciter une réaction aussi violente dans son genre. Elle s'est produite. Il suffit de voir un film américain récent pour s'en rendre compte. Tout ce qui était objet d'horreur il y a quinze ans est devenu aujourd'hui objet de vénération. Hollywood, qui a flétri les dérèglements de la sexualité, les gangsters, la drogue, les Indiens, le pacifisme, l'athéisme, etc., les porte à présent aux nues.

En assistant à un film comme *les Inconnus dans la ville*, on se dit qu'une telle évolution était fatale. Les bons sentiments poussés jusqu'à la stupidité finissent par provoquer la dérision, le nihilisme, la glorification du vice, le blasphème, le mépris des vertus traditionnelles, le goût de l'ordure, la mauvaise conscience, la volupté de l'abjection, toutes choses caractéristiques du cinéma américain actuel. Et pas seulement du cinéma américain, de l'âme américaine aussi, peut-être.

## 2 août — LES PLOMBIERS DE LA LUNE

Une chose qui m'a bien fait fuir mon poste cette semaine, c'est Apollo 15. Une fois de plus la télévision s'en est donné à

cœur joie avec la Lune, les bonshommes qui creusent des trous dans la croûte lunaire, le P.C. de la N.A.S.A., le « Rover », les images transmises en direct et tout le bataclan.

Ces expériences sont d'un ennui sans nom. Je n'ai pas regardé longtemps, mais j'ai quand même constaté qu'on ne nous faisait grâce d'aucun détail et qu'on traduisait les moindres réflexions des astronautes. C'était à peu près aussi palpitant que si on avait filmé deux plombiers en train d'installer une baignoire, et enregistré leurs paroles mémorables, telles que : « Bébert, passe-moi le tournevis », ou « Oh! dis, Dudule, j'en ai ma claque, vivement ce soir qu'on se couche! »

### 19 octobre — *L'ÂGE DU BADAUD ASSIS*

Autrefois, les badauds se promenaient dans la rue. De temps à autre, ils avaient la chance de voir un cheval emballé. Un brave se précipitait au péril de sa vie et arrêta l'animal en lui mettant les doigts dans les naseaux. C'était un spectacle de choix, et l'on pouvait dire qu'on n'avait pas perdu sa journée quand on y avait assisté. Gaston Gallimard m'a confié que quand il était jeune homme, son grand rêve était de se jeter à la tête d'un cheval emballé et de sauver une jolie femme mourant de peur dans son cabriolet lancé au triple galop.

Il y avait encore les incendies, qui n'étaient pas sans charme vers 1900. Les voitures de pompiers tirées par six chevaux passaient à toute allure en martelant le pavé et en faisant retentir leur cloche. C'était hautement dramatique. Les disputes d'ivrognes elles-mêmes captivaient les badauds comme autant de petites comédies.

Le vocabulaire disposait de plusieurs verbes pour désigner l'oisiveté vagabonde : muser, musarder, badauder, se baguenauder, flâner, fureter, dénicher, s'aventurer, bayer aux corneilles, faire l'école buissonnière, etc. Sur les quais on bouquinait, au bois de Boulogne, on papillonnait, on butinait, on levait des demi-castors.

C'était le temps où l'homme vivait debout et se déplaçait d'un point à un autre en se servant de ses pieds, ce qui était bon pour l'appétit, la circulation du sang et la santé en général. Le badaud était un être éminemment ambulatoire.

A présent, l'homme vit assis. Assis dans son auto, assis devant

son petit écran. La rue n'est plus un théâtre, mais un couloir que l'on parcourt le plus vite possible et dans lequel il ne se passe rien. On n'y entend plus que les injures que se lancent les automobilistes et les hurlements des trompes quand une bagnole tarde à démarrer. Tout ce que le badaud de 1971 peut se mettre sous la dent d'un peu distrayant, c'est un petit tamponnage par-ci, par-là, et l'engueulade subséquente. On comprend que l'espèce soit en voie de disparition, ou plus exactement qu'elle se soit transportée ailleurs.

Elle s'est transportée devant la télévision, qui lui offre à domicile, arrangée artistement, mises en boîte, agrémentées de sauce culturelle ou de boniments romanesques, moyennant la modique somme de 120 F par an, les distractions gratuites d'antan. Le badaud moderne ne va plus à la recherche du monde. Le monde vient chez lui. Il l'attend dans son fauteuil, avec un coussin dans les reins.

Le badaud de jadis était maigre et avait le jarret musclé à force de se promener. Le badaud de demain, à force de rester assis, aura un gros ventre et des jambes en coton.

### *Notules*

*FRIC-FRAC.* L'argot pâlit comme de la peinture de mauvaise qualité. Lorsque Bourdet écrivit *Fric-Frac*, je me souviens de l'agréable petit scandale que cela fit à Paris. Les gens du monde étaient ravis de cette comédie qui leur permettait de s'encanailler pour le prix d'un fauteuil d'orchestre. Ils y allaient comme ils seraient allés rue de Lappe. Ils ne comprenaient pas tout ce que disaient les acteurs, et c'était un plaisir de plus. Le XVI<sup>e</sup> arrondissement (qui était encore un endroit chic) se mit à appeler une cigarette « une cousue ».

Et voilà qu'aujourd'hui, non seulement on comprend tout, mais encore que l'argot de Bourdet nous paraît bien rose, bien innocent. Le plus distingué des jeunes bourgeois jaspine d'une manière autrement corsée. Comme quoi, quand on écrit, il vaut mieux s'en tenir à la langue de Bossuet. C'est plus solide.

*LE GENTLEMAN D'EPSOM.* Pourquoi ce film, qui veut être gai, m'a-t-il laissé une impression de tristesse? A cause du héros, interprété par Gabin, qui paraît soixante-dix ans. Vivre d'expédients à cet âge-là, plumer des pigeons, frisotter l'escroquerie, c'est aussi indécent qu'une vieille dame outrageusement maquillée ou

qui relève sa jupe sur de pauvres cuisses ridées. La fripouillerie n'est gracieuse que jusqu'à la cinquantaine.

## 9 novembre — *L'HOMME SELON M. BELLEMARE*

Je confesse que jusqu'à présent l'œuvre de M. Pierre Bellemare m'avait peu attiré, et que j'avais assez tendance à tourner le bouton lorsqu'un de ses célèbres divertissements pointait à l'antenne. J'étais léger. M. Bellemare est un personnage considérable puisqu'il offre des jeux au bon peuple de la Décadence occidentale. Il est l'incarnation moderne de Néron. Chaque semaine il jette des gladiateurs et des martyrs dans l'arène de la rue Cognacq-Jay. Un gladiateur qui en trucidant un autre gagne un livret de caisse d'épargne.

Néron était artiste et philosophe. Je ne crois pas que M. Bellemare soit très artiste, mais pour ce qui est de la philosophie, il enfonce Hobbes, Schopenhauer et Nietzsche. Si l'on en juge par les jeux qu'il invente et particulièrement par « Entrez sans frapper », sa conception de l'homme et du monde, sa *Weltanschauung* pour parler comme les penseurs allemands, est effrayante.

Qu'est-ce que le monde pour M. Bellemare? Un vaste hôpital. Et l'homme? Un infirme physique et moral. *Entrez sans frapper* en fournit la démonstration par ses différentes péripéties.

Premièrement, l'homme est muet (et peut-être sourd). Il doit s'exprimer par gestes et mimiques afin de suggérer à son semblable des notions essentielles à l'existence, telles que « poisson rouge » ou « lion de Daktari ». Cette impuissance pathétique est illustrée par la séquence intitulée *Jeux de mains*.

Secondement, l'homme est jeté dans le monde comme un naufragé sur un rivage inconnu. Il ne sait que deux mots de la langue qu'on y parle : « oui » et « non ». Avec ce maigre bagage, il faut qu'il explique aux sauvages du cru qui le prennent successivement pour un fonctionnaire, un homme de lettres et un sportif, qu'il est en réalité dessinateur de timbres-poste. L'angoisse de ce malheureux est dépeinte dans la séquence intitulée *L'Inconnu célèbre*.

Troisièmement, l'homme est aveugle. Il est obligé de téléphoner à une dame de La Queue-en-Brie pour savoir quel est l'objet qui se trouve à dix centimètres de lui. La dame de La Queue-en-Brie elle-même ne dispose pas des mots nécessaires pour le lui décrire. Ce

double drame de la vue et de l'élocution porte le titre assez tragique de : *Prêtez-moi vos yeux*.

Quatrièmement, l'homme n'a pas de mémoire. Il ne reconnaît pas un garagiste qui l'a dépanné à Deauville il y a cinq ou six ans. Le caractère irréel et dérisoire du passé ressort avec force de la séquence intitulée *Brève rencontre*.

Cinquièmement, l'homme ayant oublié les mots « oui » et « non », est contraint de répéter les questions sur le mode affirmatif ou négatif ou de se servir de périphrases. Cette dégradation essentielle et irrémédiable du langage est illustrée par la séquence intitulée « Ni oui ni non ».

Il y a d'autres aspects accablants de l'homme et du monde dans *Entrez sans frapper*, mais peut-être serait-il fastidieux de prolonger cette énumération. M. Bellemare, comme tous les philosophes, est ardu, et il faut faire des efforts considérables pour suivre sa pensée. Je m'en suis bien rendu compte vendredi soir. En assistant à *Entrez sans frapper*, j'ai été dix fois sur le point de tourner le bouton, tant je m'ennuyais.

Mais je me raisonnais. La lecture de Kant et d'Aristote non plus n'est pas drôle; pourtant on va jusqu'au bout. J'ai tenu à aller jusqu'au bout de la dialectique bellemarienne. J'en ai été récompensé. Certes M. Bellemare m'a fourni une vision très sombre de l'homme, tout à fait en accord avec la pensée de notre temps, mais corrigée par une tentative profondément humaine d'établir une communication entre les êtres.

En effet, à notre époque de non-communicabilité étanche, il y a quelque chose de bouleversant à voir un individu mimer le poisson rouge ou décrire le billet de 10 francs et ETRE COMPRIS. M. Sartre, qui a une grande réputation d'intelligence, n'arrive pas toujours à un résultat aussi satisfaisant.

## 16 novembre — AVANTAGES DE LA SOUTANE

A-t-on remarqué l'invasion de la publicité télévisée par les curés en soutane? Voilà une chose passionnante et qui devrait faire réfléchir les ecclésiastiques, si enrégés à s'habiller en civil. Les publicitaires sont des gens sérieux : s'ils nous inondent de soutanes, c'est qu'ils savent que la soutane se vend bien, et surtout qu'elle



fait vendre. Le Français, dès qu'il voit une soutane, est plein d'attendrissement et de confiance. Je me rappelle un reportage, naguère, sur l'auto-stop. Les voitures s'arrêtaient assez rarement pour ramasser une jolie fille souriant et cambrant le jarret, mais à tout coup pour ramasser M. le Curé, tout noir dans sa soutane. Je serais ecclésiastique, cela me ferait réfléchir. Je crois bien que je mettrais dans l'antimite mon costume civil et que je réendosserais un vêtement aussi avantageux que la soutane sur le plan social et pratique.

### *L'AFFAIRE SACCO ET VANZETTI*

M. Alain Decaux s'est pour une fois laissé surprendre par son sujet. Il l'a, pour ainsi dire, attaqué une octave trop haut. Au bout d'un quart d'heure, il était au paroxysme de l'émotion, et il ne lui restait plus qu'à fondre en larmes.

Certes l'affaire Sacco et Vanzetti est déplorable, comme toute erreur judiciaire, mais pas plus que celle du Courrier de Lyon, à laquelle elle ressemble, du reste, par beaucoup de détails. Elle ressemble également à l'histoire des Sorcières de Salem et, comme elle, se passe en Nouvelle-Angleterre, ce qui n'est peut-être pas seulement une coïncidence.

Plus encore qu'une iniquité politique, il semble que ce soit un drame de la xénophobie. Les malheureux Sacco et Vanzetti ont été tués parce qu'ils étaient italiens. Dans ces sortes de choses, l'aveuglement des juges confond toujours. On éprouve presque de la pitié pour le juge Thayer qui a poursuivi deux innocents avec une persévérance diabolique, comme s'il était réellement possédé par le destin.

Encore deux remarques : les Etats-Unis n'ont jamais cédé aux pressions de l'opinion internationale, qu'il s'agisse de Sacco et Vanzetti, des Rosenberg ou de Chessmann. En second lieu, je crois que l'Affaire Sacco et Vanzetti n'est nullement caractéristique de la justice américaine, qui entoure les inculpés de tant de garanties juridiques qu'elle n'a pu arriver à condamner des gangsters comme Al Capone que par le biais des délits fiscaux.

23 novembre — *JOSAPHAT À DOMICILE*

Lorsque le Jugement dernier aura sonné, l'humanité au grand complet se retrouvera dans la Vallée de Josaphat. J'attends ce moment avec impatience. L'idée de serrer la main à Louis XIV, de deviser avec Socrate, de constater si la belle Hélène était aussi belle que ça, de voir la barbe de Frédéric Barberousse au naturel, de me faire présenter à Esope par La Fontaine, me plaît énormément.

Je rencontre chaque jour des gens qui me sont beaucoup moins familiers que ceux-là. Je sais plus de choses sur Cicéron que sur tel de mes contemporains à côté de qui j'ai dîné trois fois en ville. Cicéron n'a pas plus de secrets pour moi que mon oncle ou mon grand-père. J'ai une foule de remarques à lui faire sur son activité politique, sa roublardise, ses plaidoiries, son traité de la Vieillesse, son goût pour les calembours, etc.

La télévision est une boîte à métaphysique. Il ne se passe pas de jour qu'elle ne nous montre quelque vieille bande d'actualités ou quelque vieux film où l'on contemple des gens morts depuis six mois ou trente ans. Voilà bien un avant-goût de la Vallée de Josaphat. Un avant-goût de l'enfer aussi, dans certains cas.

Il existe une école de théologiens qui prétend que la punition suprême des damnés consiste à leur offrir pour l'éternité la réussite de leurs ambitions humaines. Ainsi Landru mettra éternellement des dames à cuire dans des chaudières, Don Juan séduira éternellement des jeunes personnes, Hitler gouvernera éternellement le III<sup>e</sup> Reich.

La philosophie qu'il y a derrière cette conception est que les activités humaines sont dérisoires et qu'il n'est pas de pire châtiement que d'être condamné à les reproduire jusqu'à la consommation des siècles.

Lorsque je vois sur des bandes d'actualités datant de trente ans, Hitler marcher, saluer, se démener, crier devant la foule, jouer la vieille comédie du pouvoir et de la tyrannie, montrer naïvement sur son visage le plaisir qu'il en éprouve, je suis saisi de frissons. Hitler est damné par le cinéma. Ou plutôt le cinéma nous rappelle que Hitler, dans l'enfer où il est peut-être, passe en revue une Wehrmacht fantôme, fait le salut nazi, prononce des discours hystériques devant des auditoires de spectres, et que cette absurdité désespérante ne finira jamais pour lui. Brr!...

CINQ ANS CHEZ LES SAUVAGES

Comment arrive-t-on à se faire aimer et détester sans mesure? La recette est simple : il suffit, sur tous les sujets, de dire ce qu'on pense, d'être absolument sincère, de rester, en dépit des modes et des terrorismes, étroitement fidèle à soi-même.

Depuis 1970 Dutourd écrit chaque semaine, dans *France-Soir* une lettre à un million de personnes. Son originalité consiste à l'écrire comme s'il s'adressait à un ami intime avec lequel on ne se gêne pas, auquel on dit tout sans précaution et sans ménagement. C'est un ton unique dans la presse française où l'on prend en général beaucoup de précautions et de ménagements pour dire des choses insignifiantes. Pour des centaines de milliers de lecteurs le nom de Dutourd est synonyme d'irrespect, de liberté d'esprit et même, tant le monde est devenu craintif, de courage.

On dit que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir. Il peut mener aussi, quand on y reste, à être un moraliste, un pamphlétaire, un philosophe. Même les gens qui n'aiment pas Dutourd ne peuvent pas dire qu'il soit ennuyeux.